

Jean-Paul Pagliano:

ESSAI SUR VILLON, SON EPOQUE ET LA MORT

Avant le XIV^o siècle, la mort n'était pas l'objet d'une hantise excessive. Dans la pensée du Haut Moyen Age, la mort n'existe pas: l'âme est immortelle et la Résurrection donnera à chacun le vrai corps.¹ L'existence de Dieu et du diable n'est pas mise en doute.² Aux XII^o et XIII^o siècles, la crainte des fins dernières n'est pas violente. Une foi confiante, une conduite honnête pouvaient sauver l'homme et la Vierge et Saint Jean sont là pour intercéder auprès de Dieu lors du "bilan de la vie" s'évaluant à la fin du monde.³ Le monde est bon et le corps peut être l'instrument de salut pour l'âme et du même coup du sien après la Résurrection et le Jugement Dernier. La mort est la mort "dont on peut revivre" comme l'écrivit si généreusement Jean Bodel.⁴

Par la suite, une grande vague de morbidité va balayer l'Europe du milieu du XIV^o siècle à la fin du XV^o siècle. Vague imputable, selon les historiens à un enchaînement de calamités: la Grande Peste ou Grande Pandémie⁵, le choc psychologique qui lui succéda, les conséquences sociales: l'accentuation des inégalités entre riches et pauvres, les conflits sociaux qui en résultèrent, l'abandon des terres, la baisse de la natalité, la guerre quasi permanente, les rivalités entre puissants ...⁶ La hantise de la mort domine cette période et l'écrase. C'est l'époque de la Danse Macchabée ou Danse Macabre. Le sujet privilégié des méditations de beau-

coup de poètes sera la mort. La faiblesse de l'homme sur la terre, la fragilité des forces de sa jeunesse, son angoisse devant la fuite des jours, la mort des autres, la sienne et les questions angoissées sur les causes et la finalité qu'il pose sans trêve et en plein désarroi. Une constatation immédiate s'impose sans doute avec le plus de force: de lointaine et située en quelque sorte dans le ciel, dans un au-delà, la mort descend progressivement sur terre tandis que le lien Ciel-Terre se rompt. Aux images du Jugement Dernier succèdent les images du squelette puis celles du corps pourrissant. Le temps eschatologique entre la mort et la fin des temps est aboli et le Jugement a lieu dans la chambre, autour du lit du mourant comme nous le montre l'iconographie dans les gravures sur bois, dans les artes moriendi du XV^e et du XVI^e siècle⁷. Influencés par le De Miseria humanae conditionis du pape Innocent III, qui dit tout au long de son livre sa répulsion de la vie, Eustache Deschamps dans le Double Lay de la fragilité humaine⁸ par exemple, Pierre de Nesson dans les Neuf leçons de Job ou Paraphrase de Job ou Vigiles des Morts,⁹ Jean Meschinot, etc. vont tout ramener à la mort, et piétiner tout ce qui pourrait les ramener à la vie: l'amour, les plaisirs, la jeunesse ... Ils mettent en exergue le "sac a fiens" selon l'expression de Pierre de Nesson, la corruption du corps, cette "charogne", ce "transi", ce sac destiné à pourrir par les vers ... Vers qui habitent également l'intérieur du corps vivant et qui viennent de ses "liqueurs" naturelles:

Chascun conduit /du corps/

Puante matière produit

Hors du corps continuellement.¹⁰

La mort est inéluctable, implacable et "Hélas, nous ne pouvons fuir", comme nous l'affirme Georges Chastelain¹¹ et ainsi l'angoisse nous guette. Angoisse qui se double de celle des fins dernières que l'on peut éviter en méprisant de toutes ses forces la terre. Faire sienne la philosophie du De contemptu. La mort n'est plus "finis vitae" mais mort physique, charogne, pourriture. Plus tard, à l'homme étouffant entre la peur de la damnation et un sentiment aigu d'échec, de sa finitude, de sa fragilité, lié à sa mort charnelle, en succèdera un autre criant sa joie et sa volonté de vivre.

Et villon? Villon né en 1431 et mort peut-être en 1463 - nous n'entendons plus parler de lui après cette date - est peut-être à la charnière de ceux qui font de la Mort le centre de leurs préoccupations et de ceux qui chanteront la Vie comme Molinet, Crétin ou Lemaire de Belges. Chez lui les thèmes de la mort se localisent essentiellement dans le Testament, le Ballade des pendus, et accessoirement dans les Ballades en Jobelin.¹² La mort ne le surprend point et la pensée lui en est familière. La misère et les juges la lui ont rendue plus présente et plus proche. Aussi apparaît-elle dans son oeuvre soit directement soit indirectement derrière l'évocation en quelque sorte allégorique: le thème de l'agonie côtoie ceux de l'ubi sunt, de la danse macabre, de la fuite du temps à laquelle sont étroitement liés le regret de la jeunesse et les plaintes sur la vieillesse. L'originalité de Villon par rapport aux écrivains de son temps, Messon, Chastelain, réside surtout - et la différence nous semble essentielle - dans son refus de narrer avec complaisance, de dire, peut-être avec délecta-

tion, l'aventure du corps mort, pourrissant et réduit en une masse quasiment informe grouillante de vers. La Ballade des Dames du temps jadis contient un refrain qui évite précisément au "corps féminin", l'horreur de la décomposition. Au contraire chez Pierre de Nesson, l'on pouvait lire:

"Pence a celle qu'auras plus chere
Quelle soit dedens une biere
Enfouye dedens la terre
Et que les ordz vers la manguent,
Dur cueur auras s'il ne te serre."¹³

Chez Chastelain: "Et puis elle devint vermine"¹⁴.

Dans une église d'Avignon, un tableau représente le cadavre décomposé d'une femme près d'un cercueil ouvert où l'araignée tisse sa toile. La mort est donc un phénomène visible, observable. Villon ne l'ignore pas, certes, mais il déplace volontairement le regard fasciné et atterré de son lecteur vers d'autres buts. Son oeuvre exclut pratiquement le macabre. La Ballade des pendus /ou Epitaphe villon/ présente un squelette pendu certes. Mais d'un point de vue strictement médical, le réalisme est exclu de cette description¹⁵ car les os tombent au sol. Dans son Testament son but est tout autre: "Mort n'épargne petit ni grand" écrira-t-il. La mort libère en quelque sorte car elle estompe les inégalités sociales. De ce fait, la signification de la mort, chez lui, est fondamentalement terrestre et populaire. Terrestre? Cela peut surprendre. En fait, nous pouvons aisément le comprendre car ce qui peut advenir après la mort, au ciel ou sous terre, n'inquiète guère François Villon. L'évocation funèbre du charnier des Innocents contient bien

quelques vers suggérant le destin du corps des nombreux
morts, de toutes conditions, qui le peuple:

"Or sont ilz mors, Dieu ait leurs ames!
Quant est des corps, ilz sont pourris.
Aient été seigneurs ou dames,
Souef et tendrement nourris
De uresme, fromentée ou riz,
Leurs os sont declinez en pouldre,
Auels ne chaut d'esbatz ne ris
Plaise au douz Jhesus les absoudre!"

/Le Testament, vers 1760-1767/

Cependant le ton est radicalement différent des descriptions
contenues dans les oeuvres de ses contemporains. Il est rail-
leur, corrosif presque. L'évocation du Jugement diffère to-
talement de celle des ordres mendiants, franciscains et do-
minicains, prêchant de ville en ville, exaltant le martyre
du Christ, épouvantant les foules au lieu de leur faire en-
trevoir l'espérance. Villon lui-même a bien observé ce phé-
nomène de l'angoisse lors du moment de la mort, avec un réa-
lisme que peut-être aucune peinture de l'Ars moriendi ne sau-
rait égaler:

"Quiconque meurt, meurt a douleur ..."

/le Testament, v. 314/

"La mort le fait frémir, pallir
Le nez courber, les vaines tendre,
Le col enfler, la chair mollir,
Jointes et nerfs croistre et estendre."

/ibid. v. 321-324/

Le moment du mourir est donc ressenti comme un moment épouvantable qui anguisse celui qui doit le vivre. La description de Villon suggère les manifestations physiologiques intenses qui accompagnent l'angoisse de celui qui va mourir. En ces temps où la mort fut représentée comme quelque chose de terrible, où la porte du Paradis se retrécissait toujours plus, rejetant un nombre toujours plus grand de pêcheurs vers l'Enfer où les attend un Diable toujours plus atroce, immédiatement, au moment même de la mort, il est bien possible, et Rabelais nous le dira plus tard, que le peuple comme les "grands" ait connu cette angoisse du moment du mourir en songeant à la fois au destin du corps et à celui de l'âme. En cela réside la modernité de Villon par rapport aux écrivains de la Grande Rhétorique. Du destin de ce corps et du Jugement, Villon ne s'en soucie pas. En même temps il puise le suc de sa verve dans le populaire auquel il appartient. Pour conjurer l'angoisse permanente dans laquelle les ordres mendiants voudraient le maintenir, le peuple donne à la mort une fonction en quelque sorte libératrice. Elle est celle qui fait rire le pauvre, le faible, en songeant à la mort du riche, du puissant:

"Quant je considere ces testes
Entassées en ces charniers
Tous furent maistres des requestes,
Au moins de la Chambre aux Deniers,
Ou tous furent portepanniers:
Autant puis l'ung que l'autre dire,
Car d'evesques ou lanterniers
Je n'y congnois rien a redire.

Et icelles qui s'enclinoient
Unes contre autres en leurs vies,
Desquelles les unes regnoient
Des autres craintes et servies,
La les voy toutes assouvies,
Ensemble en ung tas peslemesle:
Seignerries leur sont ravies,
Clerc ne maistre ne s'y appelle."

/le Testament, v. 1744-1759/

La mort les saisit tous sans exception. Elle leur fera connaître leur pauvreté, leur faiblesse également. Et surtout, elle assure au peuple l'égalité fondamentale de tous et préserve sa liberté intérieure. Que le puissant, que le riche, que le tortionnaire soient vus dans leur simple transparence! Villon demeure sur ce point tributaire de la farouche poésie de la Danse Macabre où l'on voit le roi, les riches évêques, les princes, les beaux seigneurs, les belles dames ouvrir la farandole. Leurs visages offusqués sont contemplés avec délice par les humbles.

Villon qui fut déchu, humilié, traduit sans rancœur, sans vulgarité aucune, ce sens aigu de la mort si profondément populaire.

Toutefois ce thème de l'Ubi sunt - "Mais où sont les neiges d'antan?" /Ballade des Dames du Temps Jadis/, "Mais où est le preux Charlemagne?" /ibid./, n'amène pas chez lui un développement religieux et moral,

"Autant en emporte ly vens!"

A l'inverse des hommes de son siècle, il va aimer la vie - elle qui fut pourtant peu donatrice de bienfaits pour lui -

aimer la Terre, repousser le De contemptu cher à Georges Chastelain par exemple:

"Gardons-nous donc de péchié ..."

/Miroir de Mort. Op.cit.XXV, v.1/

"Il vous faut laisser vos hauts atours ...",
enjoint-il aux femmes!

"... Votre fraîcheur devenra blanc,
Votre regard fera horreur,
Mêmes à votre serviteur!"

/ibid. strophe XXXIV/,

ou à Pierre Michault dans sa Danse aux Aveugles écrite en 1465.

A la nécessité de la mort, Villon oppose la nécessité de la vie. La vie ne se replie pas sur la mort.

A la nécessité de la mort, il oppose aussi cette volonté de perdurer: Qu'il reste au moins de lui quelque mémoire,

"Telle qu'elle est d'un bon folastre."

En cela aussi, il est l'antithèse même des poètes de la mort tels que Nesson, Deschamps et d'autres. Il annonce bien plutôt Molinet, Jean Lemaire de Belges et plus tard Rabelais.

A l'homme étouffant entre la peur de la damnation et un sentiment aigu d'échec lié à sa mort, en succèdera un autre criant sa joie et sa volonté de vivre.

NOTES

1. voir Alberto Tenenti, Il senso della morte e l'amore della vita nel Rinascimento /Francia e Italia/, Turin 1957.
2. Voir Jacques Le Goff, La Civilisation de l'Occident médiéval, Paris, 1964, pp. 206-207. Raoul Glaber a vu Satan, sous la forme d'un vilain petit homme.
3. voir Philippe Ariès, Essais sur l'histoire de la mort en Occident du moyen âge à nos jours. Editions du Seuil, Paris 1975, p. 34. On juge à la fin des temps. L'atteste aussi l'iconographie des tympans des cathédrales de Beaulieu, de Conques, d'Autun.
4. Jean Bodet, Baude Festoul, Adam de la Halle, Bruxelles, Paris 1965. v. 276. Cité par Christine Martineau-Genieys, Le Thème de la Mort dans La Poésie française de 1450 à 1550. Thèse 1972.
5. Yves Renouard, Études d'Histoire médiévale, Paris 1968, pp. 143-155: l'événement mondial le plus important du XIV^e siècle.
6. Voir Michel Mollat, Genèse médiévale de la France moderne, XIV^e-XV^e siècles, Paris, Arthaud, 1970. Georges Duby, L'économie rurale et la vie des campagnes dans l'Occident médiéval, Paris, 1962.
7. Textes et gravures sur bois d'un ars moriendi reproduit dans A. Tenenti, la Vie et la Mort à travers l'art du XV^e siècle, Paris, Colin, 1952, pp. 97-120.
8. Oeuvres complètes, Éditions Queux de Saint-Hilaire, Paris, 1878-1904, tome II, pp. 237-305.

9. Ces titres désignent le même poème. Pierre de Nesson et ses oeuvres par A. Piaget et E. Droz, Paris 1925.
10. Pierre de Nesson. Cité par Philippe Ariès, op. cit. p. 40.
11. Le Miroir de Mort, strophe XXII, v. 8. Cité par Ch. Martineau-Genieys, op. cit.
12. François Villon, Oeuvres, Editions Jean Dufournet et André Mary. Paris 1970.
Villon, Poésies complètes, Livre de Poche 1972.
13. Pierre de Nesson et ses oeuvres, op. cit.
14. Le Miroir de Mort, strophe XXI, v. 8. Oeuvres complètes, éditions Kervyn de Lettenhove, Bruxelles, 1862-1866 /8 volumes/.
15. Contrairement à ce qu'affirme péremptoirement Gaston Paris dans son François Villon, Hachette 1905, p. 117.